

Le cinéma iranien Portraits de femmes

Gérard Grugeau

Number 114, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grugeau, G. (2003). Le cinéma iranien : portraits de femmes. *24 images*, (114), 63–64.

LE CINÉMA IRANIEN: PORTRAITS DE FEMMES

PAR GÉRARD GRUGEAU

Les films sont toujours un bon indicateur de l'évolution des sociétés. L'Iran bouge et son cinéma s'affirme aujourd'hui sur tous les fronts, révélant ou confirmant de nombreux auteurs en quête de nouveaux territoires fictionnels et esthétiques dont *Ten*, le dernier Abbas Kiarostami, pourrait être l'aboutissement exemplaire. Aux sujets de l'enfance et des réfugiés frontaliers (*Une histoire vraie* et *Delbaran* d'Abolfazl Jalili, *Les chansons du pays de ma mère* de Bahman Ghobadi) souvent abordés se greffent depuis quelques années le thème de la condition féminine, alors que les fem-

malbaf et *Filles du soleil*, le très beau et austère premier long métrage de Mariam Shahriar, nous parvenaient d'Iran cette année plusieurs films démontrant une fois de plus l'étonnante vitalité d'une culture riche et variée, souvent encore fragilisée par un ordre moral pernicieux et une censure arbitraire². Par leurs propos, des films s'attaquent néanmoins sans détour aux excès d'une société patriarcale travaillée par la violence de ses propres préjugés religieux et culturels. Dariush Mehrjui (*Bemani*), Rassul Sadr-Ameli (*Je suis Taraneh, 15 ans*) et, dans une moindre mesure, Moshen

Vieux routier du cinéma iranien resté plus de dix ans sans tourner après *Le cycle* (1978), Dariush Mehrjui (*La vache, Le facteur, Leila*) signe avec *Bemani* un film d'un clacissisme puissant qui s'attache au destin contrarié de plusieurs jeunes filles vivant près de la frontière de l'Irak. Il y a là Madina, la jeune tisseuse de tapis irakienne amoureuse d'un soldat iranien qui finira décapitée par les membres mâles de sa famille, Nassim, l'étudiante en médecine qui s'immolera par le feu après avoir été retirée de force de l'université par son père et enfin, Bemani qui se verra contrainte d'épouser et de servir un vieux propriétaire lubrique pour sauver ses parents de la misère. Trois destinées violentées donc, auxquelles seule Bemani («Reste en vie») échappera en décidant de s'enfuir après avoir tenté de se tuer. La jeune fugueuse trouvera ultimement refuge auprès d'un homme traumatisé par la guerre, qui gagne sa vie en lavant les morts et que la société traite aussi en paria. Sans jamais sombrer dans le sensationnalisme racoleur, Dariush Mehrjui construit avec brio à l'écran un espace d'enfermement mental et physique, à l'image d'une société régie par une Loi omniprésente qui multiplie les lieux d'oppression. Avec une force de conviction et un pouvoir d'évocation qui ne faiblissent jamais, la mise en scène épouse la cause et les états d'âme (plans frontaux, échappées oniriques par le son ou l'image) de ces femmes humiliées, bafouées, auxquelles le cinéma rend une part de dignité. Par l'ajout de confidences recueillies auprès des personnages ou de divers témoins qui répon-



Bemani de Dariush Mehrjui. Destins croisés de jeunes filles iraniennes.

mes en tant que personnages à part entière tendent à occuper l'espace public avec de plus en plus de détermination¹. Après l'audacieux *Le cercle* de Jafar Panahi, l'allégorique et poétique *The Day I Became a Woman* de Marziyeh Meshkini, l'émancipateur *La pomme* de Samira Makh-

Makhmalbaf (*L'alphabet afghan*) sont à cet égard les auteurs de trois films singuliers et porteurs d'une vision sans complaisance des conditions de vie précaires dont doivent s'affranchir les femmes en Iran, quels que soient leur âge, leur milieu ou leur origine.



L'alphabet afghan de Moshen Makhmalbaf.



Je suis Taraneh, 15 ans de Rassul Sadr-Ameli

dent aux questions d'un présumé journaliste, le film entremêle par ailleurs documentaire et fiction, complexifiant ainsi le réel et mettant à nu les travers et les pesanteurs d'une société écartelée entre modernité et tradition. Film implacable dans sa démonstration qui en appelle à la prise de conscience et à la révolte, *Bemani* résonne à la fois comme un cri de rage aux débordements lyriques et une explosion farouche de douleur muette soufflant sur la beauté défigurée du monde. À l'ombre du cimetière et des gisants, la vie reprend symboliquement ses droits, malgré les vives meurtrissures des corps et des âmes.

Dans *Je suis Taraneh, 15 ans*, Rassul Sadr-Ameli s'intéresse, pour sa part, au sort d'une jeune adolescente dont le père est en prison et qui étudie tout en travaillant. À la suite à l'échec d'une union précipitée et mal assortie, celle-ci se retrouve enceinte et isolée pour faire valoir ses droits face à une belle-famille peu accommodante. Présidente d'une association de femmes, la belle-mère ira jusqu'à nier la paternité de son fils, reparti travailler en Allemagne. Bien décidée à se tailler sa place et à *vivre sa vie* en toute dignité sans recourir à la charité, Taraneh divorcera et assumera seule sa maternité,

tout en regagnant l'estime de son père. Il y a indéniablement dans ce personnage fonceur et intraitable un côté *Rosetta*, mais la fiction délibérément volontariste (trop?) ne joue pas ici la carte d'un réalisme social rageur, collant au réel, comme chez les frères Dardenne. Tout en se faisant l'écho des difficultés qu'affrontent des adolescentes marginalisées par une société répressive et conformiste, la fiction se déplace plutôt sur le terrain de la métaphore. Rassul Sadr-Ameli expose en fait le cas exemplaire d'une jeune héroïne qui accède à la maturité. Il suit le parcours semé d'embûches d'un personnage à l'intégrité infaillible à travers lequel sont révélés les

blocages qui grippent les rapports sociaux et familiaux. Fuyant la pose et l'afféterie, la mise en scène ne s'appesantit jamais sur les crises que traverse Taraneh, ponctuant plutôt par de délicats fondus au noir ou de sobres mouvements de caméra l'itinéraire dramatique d'une vie qui aspire naturellement à l'autonomie pleine et entière. Dans le labyrinthe d'une société en mutation, Taraneh (interprétée avec une grâce confondante par la jeune Taraneh Alidousti) devient la figure emblématique d'une jeunesse qui a soif de liberté et de vérité.

Si avec *L'alphabet afghan*, moyen métrage filmé en numérique, Moshen Makhmalbaf réalise quant à lui une œuvre mineure sur laquelle semblent peser les contraintes d'une commande, l'auteur talentueux de *Salam Cinema* n'en attire pas moins notre attention sur une réalité brûlante d'actualité, puisqu'elle s'inscrit dans la mouvance des événements du 11 septembre et de leurs répercussions dans les camps de réfugiés à la frontière de l'Iran et de l'Afghanistan. La question de l'éducation des enfants afghans

chassés par la guerre en cours et souvent privés d'école est ici au cœur de l'aventure cinématographique. Parallèlement, des jeunes filles étudient dans des classes créées par l'UNICEF. Interrogeant plusieurs de ces enfants sur leurs rapports à la religion et en nous exposant plus spécifiquement le cruel dilemme d'une adolescente afghane qui refuse d'ôter sa burqa et de découvrir son visage devant ses camarades, Makhmalbaf décrit sans faux-fuyant l'emprise déterminante de toute culture sur les mentalités. Il suggère, ce faisant, que le recours à la guerre et à l'usage de la force ne saurait abattre les murs d'incompréhension que la culture (talibane ou autre) et ses diktats érigent en profondeur chez les individus. Seule une prise de conscience des mécanismes d'oppression encouragés par toute forme de pouvoir (confinement dans l'ignorance, obscurantisme, précarité économique, poids des structures machistes) pavera la voie de l'autonomie, car «le ciel sera alors plus doux avec la terre et la pluie coulera au lieu du feu». Alliant lourdement le documentaire (avec commentaire didactique à l'appui) et la fiction qui prend des allures de fable dans une seconde partie plus convaincante, *L'alphabet afghan* n'emporte pas totalement l'adhésion. Reste néanmoins en mémoire, comme une exhortation à briser les barreaux de toutes les prisons intérieures, le cri énergique des enfants scandant sans répit le mot «eau» qui correspond aux premières lettres de l'alphabet. L'eau comme source de vie, de purification et de régénérescence. ■

1. Voir le très inégal *Notre temps* de la réalisatrice Rakhshan Bani-Etemad, qui se penche entre autres sur le rôle des femmes, écartées du pouvoir lors des dernières élections présidentielles.
2. Voir à cet égard la condamnation, en juillet dernier, du metteur en scène de théâtre Ali Rafii pour sa pièce satirique *Le prince Ehtejab* comportant des «scènes de beuverie» aux dires de la justice (dans *Le Devoir*, août 2002).